

La glaçante intelligence du corbeau
Crevant le sac poubelle pour atteindre la boîte
Dans laquelle il sait que se trouve de quoi manger
Oiseau de métal noir aux gestes prestes et aristocratiques
Tout entier à sa tâche ne connaissant pas la peur
Il serait tout aussi détaché s'il vous crevait les yeux
Cet animal est un exemple de l'aveuglement
De l'instinct et de la nature
Et il n'y a rien là de très plaisant
Elevé l'oiseau au rang de l'homme et vous obtiendrez
Toute une gamme de crimes plus ou moins bien refoulés
Car ce qui fait agir le corbeau est présent en nous

Je suis toujours subjugué par les portraits au pastel
De Maurice Quentin de La Tour
Les personnages représentés sont totalement humains
Il n'y a pas de part d'ombre pas de duplicité
Ce sont des personnes présentes tout entières
Ouvertes et prêtes à dialoguer avec vous ici et maintenant
Vision erronée de l'homme :
En réalité il est une créature complexe
Qui n'est jamais exempte du mal
Désir et agressivité occupent en lui une place importante
Et peuvent être utilisés pour commettre des forfaits

Jours sombres de l'automne
Eau de la récente averse sur l'asphalte et les trottoirs
Eclats mornes des flaques et des caniveaux ruisselants
Les dernières feuilles brunes tombées des arbres

Sont collées à plat sur le sol avec des feuilles de journaux
Et divers papiers d'emballage
Nous sommes dans une ville nouvelle de la banlieue Est
Je traverse le pont qui enjambe l'autoroute
Pour rejoindre la zone pavillonnaire
Où je vis depuis l'enfance :
Lente initiation au néant et à la laideur

Ces après-midi sur lesquels règne un grand vide
La ville (un ensemble de paysages créés par l'homme)
Semble exsangue et plus inhospitalière
Que la face nord d'une montagne escarpée
Les grisailles de l'hiver pèsent sur la poitrine
Et la pensée se fixe sur la vie (la survie) dans la rue
Qui pour nous se réduit à un lieu où l'on passe
Et non à un lieu où l'on reste : c'est pourtant
Ce dernier cas qui nous rend anxieux quand nous sortons
Nous avons alors l'impression de ne plus avoir de maison

Les antiques pèlerins

Tous convergeaient vers le Nord vers les pierres levées
Ils emportaient avec eux les armes des défunts
La froidure de l'herbe humide enserrait leurs chevilles
Lorsque le site apparut à l'horizon
Le soleil était haut dans le ciel
Et ses rayons réchauffaient leurs épaules nues
Une fois arrivés ils prirent un peu de repos
En s'asseyant sur un roc tombé à l'horizontal
Glaives lances et couteaux s'entassèrent non loin de là
La raison de ce voyage était sans doute à chercher

Dans les croyances du peuple
Auquel appartenait ces hommes
Mais déjà le brouillard envahissait nos yeux
Et notre curiosité ne fut jamais comblée

Avenues rues arpentées pour calmer les nerfs
Les jambes travaillent en suivant le rythme de la pensée
Cette dernière n'a pas pris de repos depuis l'adolescence
Lorsque le soir avant de dormir
J'avais instauré un examen de conscience
Un bilan de la journée qui prenait fin
Les introspections sont ensuite devenues douloureuses
Elles l'étaient donc quand je marchais autour de la faculté
Entre deux cours ou entre deux séances de travaux dirigés
En 1993 tout s'aggrava et je restai six mois
Allongé sur le canapé du salon dans une souffrance inouïe

Travailler sur des livres anciens dans la réserve
Des bibliothèques de la Sorbonne et Sainte-Geneviève
Fut une expérience bienheureuse
J'ai lu et vu des merveilles : je parle des textes
Mais aussi des gravures originales
Dont j'emportais une copie en demandant des microfilms
A la Sorbonne dans la salle de lecture de la réserve
Se trouvent une édition complète de l'*Encyclopédie*
Durant une période je fus bibliophile
Je dispose entre autres d'un exemplaire du *Contrat social*
Paru du vivant de Rousseau et – achetée à Prague –
Une édition de *Totem und Tabu* parue du vivant de Freud

Le RER A fut la ligne que j'ai le plus fréquentée
C'était à partir de ma banlieue le seul moyen
De gagner Paris et de rejoindre le Forum des Halles
En vingt minutes après avoir un peu patienté
Au bout des quais de la station Nation on peut voir
Des SDF dormant blottis dans des sacs de couchage
Les rigoles qui longent les murs sentent l'urine
Mais le Forum vient de faire peau neuve
En haut des escalators on peut admirer
Sa nouvelle et surprenante architecture
Je sors du complexe et me dirige vers
La Fontaine des Innocents et le café le Cœur Couronné
Je m'assois en terrasse et commande un double express
Alors le temps s'arrête : je suis purement contemplatif

La fuite du temps

Tu t'étonnes d'avoir presque cinquante ans
Et tu songes à la lointaine enfance
En comprenant que le temps a passé très vite
Depuis que tu es adulte
Voir ta fille vivre autour de toi t'engage à te projeter
En arrière : l'enfant est constamment plongé
Dans des activités qui mobilisent son attention
Et si possible dans la jouissance
Pour lui le temps qui s'écoule est annexé au plaisir
Il ne ressent ni le vide de l'existence ni le silence de dieu
Perceptions qui constituent les affres du poète

Voyage dans les contrées de l'esprit
Et constat d'un état de guerre permanent

Tu te demandes alors comment trouver la paix
Sept ans déjà que les avions
Lâchent leurs tapis de bombes sur les sites stratégiques
Les déflagrations sont perceptibles
Jusque dans les terminaisons nerveuses et les capillaires
Dans la pensée les douleurs sont aiguës
On se sent diminué et défaillant
Impuissant à faire régner ne serait-ce qu'un peu d'ordre
Ce qui entraîne un constant sentiment de culpabilité

Le manuscrit est accepté par l'éditeur : que ressentez-vous
Je suis d'abord incrédule puis je prends conscience
Du fait que je suis devenu écrivain
Ce phénomène est en général de courte durée
En effet je me demande alors combien de livres
Il faut avoir publié pour être considéré comme un écrivain
Et de fait il y a un moment plus ou moins tardif
Où l'on consent à poser autour de sa tête
Une couronne de lauriers
Signifiant qu'on possède la maîtrise de son art

Les œuvres d'art ont appelé mes yeux et mes oreilles
La beauté d'Aphrodite et le chant des sirènes
Une jouissance inouïe comparable à une addiction
Ayant pour fonctions de fuir le réel décevant
Et de prolonger une sexualité d'adolescent
Epoque où seule comptait la beauté dans l'amour
Mes yeux et mes oreilles sont les nouveaux instruments
De cette libido dissimulée sous la musique et la peinture

La sublimation est sans doute le seul chemin
Qu'elle puisse emprunter pour s'épanouir

Le jour blafard froid pluvieux et sans doute malade
Distille le cafard noir anxieux et la sensation du vide
Certains jours vivre est impossible
Il n'y a rien d'autre à faire que de relire les « Spleen »
De Baudelaire afin de se sentir moins seul
Lorsque l'après-midi prend fin dans l'obscurité
Le vide est peu à peu envahi et le monde devient vivable
Allongé dans le lit tous les espoirs convergent vers demain
Car ils reviennent toujours ces jours de bien-être
Au cours desquels il est agréable d'exister

L'existence précède l'essence

Il a fallu faire des compromis avec la langue
Connaître ses règles et les usages des mots pour pouvoir
Rendre l'écriture plus fluide et tisser un style
Il a fallu faire des fautes en éliminer et en oublier
Parfois se mettre en quête d'une définition
Ou d'un synonyme et toujours tordre la langue
La nouer la dénouer pour qu'elle soit plus docile
Il a fallu apprendre qu'un recueil doit suivre
Une dramaturgie et comporter un dénouement
Ensuite seulement les livres ont été publiés
Intégralement ou par extraits dans une revue
Et un jour celui qui doute encore comprend
Qu'il est devenu écrivain : l'œuvre publiée
Est nécessaire et suffisante pour qu'il porte ce titre

Double infection bactérienne : fatigue et mal-être
Je constate qu'ils ne perçoivent pas ce tragique noir
Et philosophiquement délirant
Qui me commande de renoncer face à l'adversité
Qui me fait tout sur-interpréter actes et paroles
Avec le pire comme perspective
Mort à l'arrivée l'espoir dissout dans un bain d'acide
Comment se fait-il qu'ils ne voient pas ce que je vois
Ils ne connaissent pas le plus complet désespoir
Qui badigeonne le réel de sa laque noire
Je sais bien que c'est moi qui suis dans l'erreur
Mais au sein de la maladie je ne parviens pas
A me projeter en eux qui sont sains
Pour approcher leur vision des choses
Il y a une confusion constante
Entre le mal-être physique et le mal-être moral
Le premier étant nié par le second
Et tous deux posant la question des limites
Qui leur paraissent difficiles à déterminer
Les faisant souvent se heurter à des parois de douleur

Le délire

Lorsqu'ils m'assurent qu'il n'y a pas de danger imminent
Ou que tel fait est sans gravité
Alors qu'il me met au supplice
Je sais qu'ils ont le jugement droit je sais qu'ils ont raison
Mais tout ce fatras irrationnel pèse plus lourd
On y trouve des peurs de la paranoïa
Des phobies d'impulsion de l'agressivité
La réalité est constamment déformée
Avec la fin de tout à l'horizon
Le problème auquel je suis confronté se nomme « délire »
Je suis convaincu de choses contraires à l'évidence

La tendresse et la reconnaissance :
Cela devrait suffire à te donner une assise solide
Mais ce n'est pas le cas
Il s'agit d'une nouvelle construction
Qui aura le même destin que les précédentes
Elle sera réduite en poussière
Les pensées tragiques et morbides reviendront
Avec leur sillage de souffrance
Et la puissance de persuasion du délire
Puis après une accalmie l'esprit se mettra
En quête d'une jouissance :
Et s'il n'en trouvait pas
Si tous les objets avaient été désamorçés
Ayant perdu leur pouvoir d'attraction

Chaque jour depuis un mois environ
Je ressens un vif étonnement
Devant des faits on ne peut plus banals
L'impression de l'étrange familier
S'empare de plus en plus souvent de moi
Par exemple je me demande comment j'en suis venu
A prendre tous ces médicaments rangés sur la cheminée
Une suite d'évènements a conduit à cela
Mais le résultat me semble incompréhensible
L'évidence me paraît dissonante
Et la certitude impossible à obtenir
Dans de nombreux cas de figure

Il t'arrive des choses merveilleuses dans la vie
Mais des forces noires agissant en toi
T'empêchent de donner à ces faits leur juste valeur
Ces forces t'entraînent sur une route
A l'asphalte défoncé dans les ornières duquel
Poussent de mauvaises herbes
Ou bien stagne une eau glauque
Tu avances sur cette route tournant le dos au vivant
A chaque pas ton joug est plus lourd
Vient un moment où tu n'en peux plus
Et tu tombes dans les orties et les ronces en bordure
Incapable de te relever tu attends le pire
Qui était annoncé depuis le début

C'est cette mauvaise nouvelle qui ne vient pas jusqu'à eux
Cette présence du pire alentour
Et le fait d'être pétrifié par l'imminence d'un danger
Ce pessimisme commandant de renoncer à la vie
Qui est perçue comme une tragédie
Et dont le dénouement reste caché augmentant la peur
Cette mauvaise nouvelle peut être nommée :
Tragédie permanente
Elle fausse la perception de la réalité
Et l'on ne parvient pas à s'en déprendre
Il est impossible déterminer
Le degré de gravité d'un phénomène
Un épiphénomène pouvant
Etre alarmant au plus haut point

La première fois c'était à l'âge de vingt ans
Le plancher de la conscience s'est effondré
Nous faisant chavirer dans la nuit éternelle
C'est cette ombre venue des profondeurs
Couleur de bitume et de pétrole
Qui nous menace encore aujourd'hui
Elle est essentiellement le non-amour
La reine du grand renoncement et du haut supplice
Bien qu'ayant côtoyé de nombreux malades mentaux
Je n'en ai pas connus qui était frappé de ce mal
Pour ce qui est de la littérature
J'ai lu des auteurs qui semblaient familiers de cette nuit
Mais elle ne provoquait pas en eux de douleurs atroces
Sauf chez Artaud lorsqu'il était hospitalisé

Rives noires du fleuve noir sur lesquelles
Viennent errer les ombres des défunts
Un décor imaginaire représentant les enfers
Et qui est pour moi une série d'images prégnantes
Une obsession car ce décor ressemble
A ce que je perçois en moi lors des périodes difficiles
Ici on a renoncé à tout mais la mort n'y est pour rien
C'est quand le renoncement se fait en amont
Qu'il est le plus horrible : tout espoir vous abandonne
Mais vous n'en mourez pas vous ramper sur le sol
Parce que malgré tout quelques fibres de votre être
S'accrochent à la vie vous n'êtes pas un mort
Mais une créature connaissant une agonie sans fin

La peur dont je parle est une réelle souffrance
La culpabilité découlant du fait que je suis diminué
En est une aussi et que dire de cette inertie
Qui m'empêche trop souvent de sortir de chez moi
Ensemble de symptômes enchevêtrés et illisibles
Pourquoi suis-je si dur avec moi-même
Il m'est impossible de m'accrocher à la joie
Provenant de la reconnaissance complète de mes travaux
Et de dizaines de petites choses qui me rendraient fier
La maladie me métamorphose en épave
Je perds ma dignité il n'y a plus rien d'essentiel en moi
Comment et pourquoi vider un homme
De toute sa substance le réduire à un éclat de néant
Lui faire perdre son identité
Le faire passer pour un sous-homme

Rien de pire que la disparition d'un enfant
Sa mort ou son enlèvement sa maladie ou son viol
Songer à cela rend l'existence impraticable
Il vaudrait mieux renoncer immédiatement

Ces pensées ne font qu'effleurer la plupart des gens
Pourquoi prennent-elles une telle ampleur en moi
D'où vient cette frayeur pour ce qui n'est que possible
La noirceur semble être la pâture favorite de mon âme

Si je les appelle « mes semblables » je sors de moi-même
Pour constater que nous partageons la même condition
Au centre du particulier je trouve l'universel
Cela pourra-t-il calmer ma fièvre d'anachorète

Creusant l'esprit sans fin à la recherche d'une essence
Ayant obtenu un nombre considérable
De solutions au problème ontologique de l'identité
Mais qui ont toutes été rejetées comme des illusions
Voilà que la pioche frappe quelque chose de solide
Qui est l'homme universel dans un homme particulier
L'essence de cette personne si singulière
Est ce qu'elle a en commun avec le genre humain
C'est ce que Montaigne avait découvert en écrivant
Pour les autres le fait d'appartenir à l'humanité
Est une évidence un acquis indiscutable
Or c'est précisément ce qui n'allait pas de soi
Pour le poète qui s'en sentait exclu

Ce que je suis au plus profond de moi-même
C'est l'homme universel
Ce qui caractérise ma singularité ne compte pas
Si vous prenez un quelconque de vos talents
Pour un attribut essentiel ce n'est que vanité

Ce qui constitue le « moi » le plus intime
S'avère quelque chose qui n'est pas moi
C'est aussi bien l'autre c'est la communauté
Et je ne me sens jamais autant moi-même
Que quand je prends conscience de ce paradoxe

Souffle emportant le sable fin dont sont faites
Les constructions que l'esprit menacé par l'angoisse
Erige dans la hâte : une protection illusoire

A l'endroit où la pulsion frappe le plus fort
Forteresses de sable humide détruites d'un coup de pied
Ruines qui sèchent au soleil
Et qui sont ensuite effacées par le vent
Nous laissant désœuvrés
Puisque l'écriture consistait à suivre et à transcrire
La marche de l'esprit station après station
Désillusion après désillusion vers le réel dénudé
Débarrassé de la pensée magique

Rien en avant ni en arrière ni dessus ni dessous
Grande difficulté à faire naître les mots
Et à les agencer : une brume de paresse nous est imposée
Cette oisiveté est mal vécue
Parce qu'elle cohabite avec le désir d'écrire

Prince des ténèbres ta couronne trop lourde
Te blesse le front et tu ne règues que sur des ruines
Le royaume des morts a été évacué en urgence
Et l'incendie recouvert de neige carbonique
Le camion rouge convoité par tous les petits garçons
T'a percuté violemment et t'a écrasé
Tu n'es plus qu'un amas de chair sanguinolent

Nous voici à présent seul avec nous-mêmes
L'Ennui émane de ce qui fut l'Enfer
Quelque chose d'insoutenable
Mais qui nourrissait l'écriture : une éternelle plainte
Un poème noir lu d'une voix éraillée

Volonté de fuir l'obscurité du soir
Dans un sommeil prématuré
(Pour oublier ce monde barbare
Ou cette conscience du monde récalcitrante)
Puis au réveil chasser la sueur de la peur
Dans l'obscurité d'un matin d'hiver
En buvant le contenu d'une cafetière
Haut désir de cette lumière qui neutralise l'anxiété
Même si elle est de faible intensité
Même si tout le jour reste assombri
Ce sont les peurs d'un enfant
Qui sont de retour à l'âge adulte
Dans quelques heures ton vœu sera exaucé

Pourquoi vous sentez-vous protégé quand vous écrivez :
Vos pensées quittent les quatre points cardinaux
Pour se concentrer sur l'évènement littéraire
Qui a lieu sur la page : l'éclosion du poème
Fine page passant sous la porte close du néant
Et qui – frappée par la lumière du jour –
Laisse les mots l'envahir et les phrases se dessiner
Il faudra relire plusieurs fois le texte obtenu
L'oublier quelques jours et recommencer l'opération
Cette redécouverte donne de la force ou bien déçoit
On n'écrit pas ce que l'on veut mais ce qui vient d'ailleurs

Courroies chaînes de bicyclettes engrenages bielles
De locomotives le tout se meut dans l'huile et la graisse
Il est vrai que le mouvement donne de la joie

Puis tout s'arrête figement et silence plus rien à faire
Tu regardes autour de toi et constates qu'il ne se passe rien
Désœuvrement que notre maître nommait « Ennui »
Confusion incompréhension ou perplexité anxieuse
Tu sens les secondes frôler ton visage pétrifié
On dirait que tu as quitté le monde de la parole
On dirait que tu te tiens en deçà du langage
Parmi tout ce qui appartient à l'inorganique
Tout se passe enfin comme si tu étais déjà mort

Une source de jouissance vient-elle à se présenter
Un barrage est aussitôt élevé pour la contenir
Vous circulez donc sous un plafond bas
Au point où vous en êtes toute velléité de jouissance
Est découragée : il faut y renoncer
C'est-à-dire perdre à nouveau quelque chose
Alors que rien ne vient se proposer en échange
Il était surtout question du contentement
Que l'on pouvait éprouver à voir l'œuvre publiée
Il s'agissait surtout de cette source de plaisir
Aussitôt étouffée par la gêne et la douleur